

par Christine Sagnier

Dijon, ville d'art et d'histoire

Capitale historique de la Bourgogne, point de départ d'une route des vins, Dijon cultive avec bonheur un art de vivre hérité de son passé prestigieux, loué en son temps par un Victor Hugo, pourtant inquiet de l'aspect moderne que prenait la ville.

Au temps des ducs de Bourgogne, la cité rayonne au-delà du duché. Le faste qu'y déploient les célèbres Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire leur valent le titre de « Grands Ducs d'Occident ». Dijon, siège d'une des cours les plus fastueuses d'Europe attire artistes, peintres, poètes ou musiciens. En cent ans, la ville se pare de monuments, dont le célèbre « puits de Moïse ». Au xvi^e siècle, elle s'enrichit d'hôtels particuliers somptueux, destinés aux membres de la Chambre des comptes et surtout du parlement de Bourgogne. La chambre de ville conçoit d'ambitieux aménagements. Alors que s'achève la place Royale, elle veille à la construction des façades et à leur alignement. En retour, Dijon fait impression sur les étran-

Philippe II le Hardi (1342-1404) reçoit le duché de Bourgogne en 1363. Il est à l'origine de la Chambre des comptes. Il était aussi comte de Flandre, d'Artois, de Rethel, de Nevers et de Charolais.

gers qui, comme Arthur Young, notent la présence, peu ordinaire en France, de trottoirs. « C'est certainement la ville la plus propre que j'ai vue en France », confie William Short en 1787. Accueillante, la cité, l'est aussi par sa table dont la qualité est reconnue et par ses vignobles dont Grégoire de Tours vante les mérites dès le vi^e siècle !



GERALDSON



ROGER VOLLET/GIRAUDON

A gauche, Charles le Téméraire (1433-1477) est surtout connu pour sa lutte contre le roi de France, Louis XI. Ci-contre : Antoine de Bourgogne (1421-1504), fils naturel de Philippe le Bon. Il fut un temps fidèle à Charles le Téméraire et passa par la suite dans le camp de Louis XI.

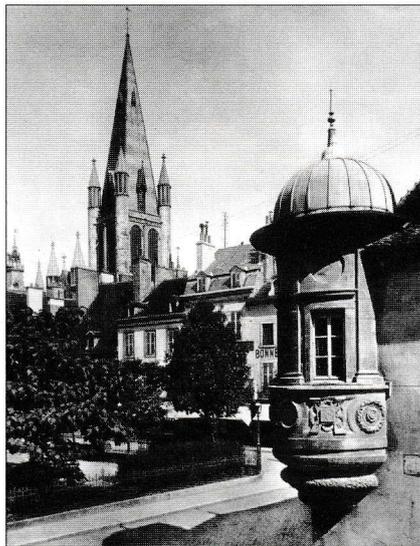
Lorsqu'en 1789, Dijon perd son titre de capitale de province pour devenir chef-lieu de département, elle n'en perd pas pour autant son éclat. Au XIX^e siècle, l'aménagement du canal de la Bourgogne et de la voie ferrée révolutionne l'activité locale. S'en suivent la création d'une chambre de commerce et l'implantation d'une succursale de la Banque de France. Malgré ces nouveaux atouts, les Dijonnais préférèrent aux projets de grande envergure, leurs activités traditionnelles. Plutôt que de se lancer dans le circuit économique national, ils restent fidèles aux échanges entre ville et campagne en perpétuant la tradition des foires et des marchés. Mais il faut attendre 1874 pour que, grâce à la création des halles Baltard, le marché se fixe en un lieu précis. Mais l'apathie — ou la prudence — n'est pas le fait de tous les Dijonnais. Grâce à

plusieurs générations d'industriels ambiteux, Dijon participe à la révolution industrielle. En 1825, on y recense une seule machine à vapeur. Vingt-cinq ans plus tard, elles sont au nombre de 66, réparties dans 11 établissements.

La fierté des Dijonnais

Soucieux de la notoriété de leurs industries, les patrons dijonnais sont présents aux grandes expositions de Paris, Londres et Bruxelles, exhibant diplômes et médailles obtenus sur les étiquettes de leurs produits. Les activités se multiplient. Aux ateliers de filature, chapellerie, reliure, fabrique de liqueurs, pains d'épices... s'ajoutent des fonderies, des ateliers de mécanique, de confection... Pourtant en dépit des efforts en matière de moderni-

A Dijon, la place des ducs de Bourgogne avec, à l'arrière-plan, l'église Notre-Dame. Malgré les diverses modernisations qu'a subies la ville, Dijon a conservé les monuments qui y ont été édifiés tout au long des siècles, ainsi que les alignements des façades de ses maisons qui avaient séduit Victor Hugo.



ROGER VOLLET

sation, on dénombre encore en 1858 quatorze manèges à bras. Cet archaïsme est imputable à la taille de certaines entreprises qui, faute de productivité, végètent. La modernisation est réservée aux établissements de grande envergure : en 1850, Louis Napoléon Bonaparte salue la modernité des ateliers de reliure d'Antoine Maitre. L'établissement fait la fierté des Dijonnais.

L a moutarde, une affaire dijonnaise

En 1858, l'Exposition de Dijon rend hommage à ses installations : « Tout y a été prévu, pour le chauffage, l'éclairage, la ventilation, les distributions aquatiques et sonores ». Le journal *Le Siècle* fait l'éloge de « cet immense industriel, cet ouvrier de Charlemagne » !

Autre domaine auquel Dijon doit sa renommée : la moutarde. Cette tradition remonte au XIII^e siècle : « le faste des banquets de la cour ducale rappelle que la

moutarde est affaire de cuisine, et à cette époque, tout équipement domestique comprend un moulin à moutarde ». Affaire de cuisine, la moutarde est aussi affaire de famille. Dès le XVIII^e siècle, les Naigeon, dynastie de moutardiers, vont donner à la fabrication dijonnaise son identité en parfaissant la recette. Au XIX^e siècle, Maurice Grey, grâce à la mise au point d'une machine révolutionnaire, fait basculer la fabrication de la moutarde de l'artisanat à l'industrie. Au XX^e siècle, c'est au tour de Raymond Sachot d'asseoir cette longue tradition en adaptant cette production à l'économie multinationale. Naigeon, Grey, Sachot, trois noms qui font de Dijon la ville de la moutarde !

Avec le pain d'épices (une spécialité d'origine rémoise), Dijon devient le royaume de la gourmandise. Au tournant du siècle dernier, la Grande Encyclopédie rend hommage à la production dijonnaise, en affirmant qu'« en France le pain d'épices le plus renommé pour sa finesse est celui de Dijon ». Autre succès les biscuits Pernot, qui sont à Dijon ce que LU est à Nantes. Nouvelle pâtisserie avec la liqueur de cassis, dijonnaise par excellence, dont l'invention revient à Denis Lagoute. Ce cafetier de la rue des Moulins rencontre un succès fulgurant. En 1844, trois ans après son installation, il produit 250 hectolitres de liqueur. Au petit élixir, concocté par la ménagère, s'ouvre un vaste marché. En 1911, Dijon compte 21 fabriques de liqueurs, employant 261 personnes. Un tel succès pose très vite le problème de la cueillette, apportant aux viticulteurs locaux une activité annexe. Autre célébrité dijonnaise, l'invention du biberon par le constructeur mécanicien

Claude Robert en 1869. En 1881, le Guide du Commerce dresse le bilan : « Douze années de succès, plus de six millions de biberons vendus depuis 1868 jusqu'en 1880 ». Un « biberon hygiénique et approuvé par la faculté de médecine, à cause de sa soupape qui empêche le vide de se faire dans le biberon, ce qui évite l'épuisement de l'enfant. » Mais Dijon ne s'enorgueillit pas seulement d'être le fief de riches industriels, rois de l'optique, du vélocipède ou du biberon, elle se flatte aussi d'avoir de bons commerçants, dont la réputation n'est plus à faire dans la région.

La guerre des enseignes

Le XIX^e siècle marque à Dijon une explosion industrielle mais aussi commerciale. Pour preuve, les enseignes qui fleurissent à toutes les façades. Les archives dénoncent l'anarchie : « De nombreux commerçants entravent la libre circulation des voitures et gens de pied en se permettant d'anticiper sur la voie commune par des étalages de différentes marchandises qu'ils font au-devant de leur domicile. Plusieurs d'entre eux se sont permis de faire construire des auvents d'une grandeur énorme, d'autres ont fait placer au devant de leur maison des enseignes saillantes et même des enseignes à bras ». Les services municipaux édictent alors des normes. En réponse, une nouvelle forme d'enseigne apparaît, qui satisfait tant le commerçant que la municipalité : « accroché sur la façade de l'échoppe ou mis en évidence à l'intérieur, le tableau-enseigne est visible



GIRAUDON

Le prophète Isaïe ci-contre, (détail du puits de Moïse). Œuvre du sculpteur Claude Sluter, cet ensemble sculptural, situé dans l'enceinte de la chartreuse de Champmol, date du XIV^e siècle.

de la rue grâce à la belle ordonnance vitrée qui préside à l'architecture de la boutique ». En effet, aux échoppes exigües, débordantes de marchandises, succèdent des magasins aux larges devantures vitrées. Les marchandises sont savamment ordonnées. Les anciens

Dijon a subi toutes les influences architecturales, mais les principaux édifices religieux de la ville relèvent de l'art gothique. L'église Notre-Dame (ci-contre) date de la première moitié du XIII^e siècle.



GIRAUDON

amoncellements de victuailles font place à de précieux tableaux. La certitude d'acheter de bons produits fidélise la clientèle. A la boucherie du Bourg, « le sou du franc » est d'usage. Pour un franc d'achat, Victorine Noirot donne un sou à la domestique chargée de l'approvisionnement. Une autre manière de s'assurer une clientèle ! Certains commerçants sont de véritables figures locales. Ainsi le père Fagart propriétaire de « l'Épicerie » auquel *Le Bien public* rend un dernier hommage lors de sa disparition en 1878. « Son "épicerie mobile" avec ses bocaux où l'on trouvait de tout pour 20 centimes, où flottaient toutes les odeurs de biscuits uniques en leur genre et de chateries assorties, restera précisément un modèle de chaleur humaine. » Les petits commerces sont soumis à la concurrence des grandes surfaces qui ouvrent : « La Belle Jardinière » en 1851, « Au Prophète » en 1853, « L'Ours blanc » en 1857. Autres concurrents, les colporteurs qui parcou-

rent les rues à la recherche du chaland. Des marchands d'habits viennent « presque devant les halles au blé vendre à cri public et au rabais ». En 1860, suite à des protestations, un arrêté est pris contre les ambulants. La rue se civilise. L'explosion économique que connut Dijon aurait pu être fatale à son patrimoine. En 1930, Victor Hugo grondait contre les transformations : « Si les choses vont encore quelques temps à ce train, il ne restera bientôt plus en France d'autre monument que celui des Voyages pittoresques et romantiques. » Aujourd'hui Dijon veille sur sa mémoire. Pour que les traditions demeurent, le musée de la Vie bourguignonne a rassemblé des objets parfois modestes mais toujours représentatifs de la vie quotidienne.

L'intérêt pour le patrimoine urbain

Alors que l'intérêt pour le patrimoine urbain ne cesse de croître, le musée a reconstitué une rue d'autrefois, avec ses boutiques, ses fabriques, ses cris et ses bruits, en attendant que chacun s'y rappelle une anecdote. « La mémoire n'est pas une collection de documents déposés en bon ordre au fond d'on ne sait quel nous-mêmes ; elle vit et change ; elle rapproche les bouts de bois mort pour en faire une flamme », avait écrit en son temps Marguerite Yourcenar.

CHRISTINE SAGNIER

A visiter : Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin, cloître des Bernardines, 17, rue Sainte-Anne, 21000 Dijon, tél. : 80.44.12.69.

Christine Sagnier

Dinard, la perle bretonne

Dès 1870, Dinard et ses environs s'apparentent à un Biarritz breton. « Les trains de plaisir » déversent sur les quais de la gare une foule bigarrée, en mal de grand air et de « bains de lames » vivifiants !

Dans le courant du XIX^e siècle, Dinard connaît un essor saisissant. D'un simple village, sans même une église, elle devient une station balnéaire à la mode. En 1850, le petit port est un passage obligé pour tous ceux qui, de Quintin, Ponti-

vy, Loudéac ou Lamballe, veulent rallier Saint-Malo. Pour l'heure les plages bretonnes sont encore inconnues. Seul Saint-Malo et son petit casino connaît un certain prestige. Pourtant Dinard s'apprête à détrôner la vieille cité des corsaires.

Une enclave britannique

Les principaux artisans de cet épanouissement sont les Anglais, séduits par la douceur du climat et la beauté du site. Dès 1870 une importante colonie britan-

Dinard, en Ille-et-Vilaine : de superbes immeubles et plusieurs plages de sable fin aux noms évocateurs : l'Ecluse, le Prieuré, Saint-Enogat.

Ph. Larrier/Rapho



nique venant d'Avranches, Dinan et Pau s'y développe. Parallèlement, les liaisons maritimes entre Saint-Malo et l'Angleterre se multiplient. Une première génération de villas fleurit sur la pointe de la Malouine. La liberté architecturale est de mise, styles et époques se mêlent dans des constructions dont le trait commun est la vue sur la mer.

Dans la foulée des Anglais, aristocrates et personnalités françaises succombent aux charmes du grand air. En juillet 1863, Renan descend à l'hostellerie du père Pompom. Pour 6 francs par jour, il peut se reposer, loin des remous que suscite la publication de sa *Vie de Jésus*. Debussy, lui aussi, trouve repos et inspiration sur la côte d'Émeraude. Il apprécie tout particulièrement ses séjours à Saint-Enogat, chez Judith Gautier, fille de Théophile, où il retrouve d'autres artistes, écrivains ou musiciens.

Désormais, la réputation de Dinard est bien établie. Depuis 1866, la station s'est dotée d'un casino en bois, construit sur la plage. Le progrès des moyens de transport contribue à son succès. Dès 1858, le chemin de fer relie Paris à Rennes en seulement treize heures, parfois dix ! Mais il faut attendre 1887 pour que la liaison Dinard-Rennes soit ouverte.

La visite de Guillaume II

En 1868, la ville s'apprête à recevoir l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie : une publicité providentielle pour cette station naissante. Eugénie, fervente adepte de Biarritz, se laisse convaincre par l'un de ses dames d'honneur de la splendeur des côtes bretonnes. Pour accueillir le couple impérial, le Petit Castel

Un vaste terrain de jeu

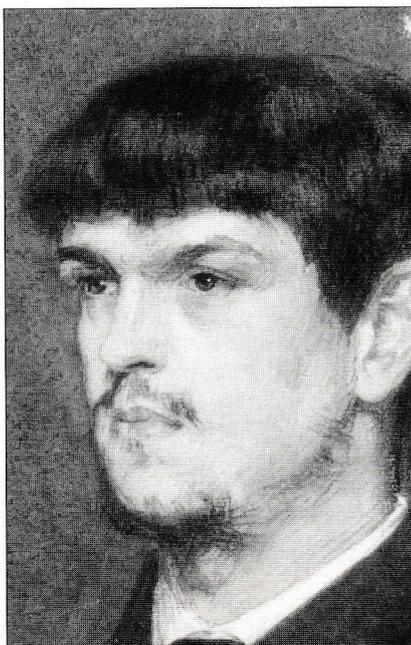
Les Anglais, premiers occupants des lieux, ont immédiatement mis à l'honneur les exercices du corps. En 1879, ils créent le Club de tennis de Dinard. Ils sont également à l'origine de la naissance du Golf de Saint-Briac, le deuxième en France après celui de Biarritz. Un golf qui passera de 7 trous en 1890 à 18 trous en 1892, et auquel sera adjoint un golf pour dames à Saint-Lunaire. La saison dinardaise bat son plein, partagée entre les tournois de golf, la grande semaine du tennis couronnant l'été, les régates, organisées par le Club nautique et qui amènent une foule de curieux venus de Saint-Malo en bateaux à vapeur. Autre attraction, les courses de chevaux, qui ont lieu sur la plage jusqu'en 1885, puis au bois Thomelin.

tout spécialement agencé, reçoit un somptueux mobilier. Les villas environnantes sont retenues pour la suite impériale. Hélas pour Dinard, un incident domestique contrarie le projet : l'empereur ne voulant emmener le petit bichon de l'impératrice, celle-ci part seule pour Biarritz. Heureusement d'autres noms illustres viendront donner à Dinard la publicité qu'elle mérite. Le comte de Paris, plus tard le kaiser Guillaume II viendront goûter au charme de ses plages.

Le tramway à cheval

Si Dinard naquit sous le Second Empire, la véritable vogue de la station balnéaire ne se fit qu'après la guerre de 1870. Dans les années 1873-1875, la ville se transforme, laissant apparaître le tracé actuel. Très vite les villages alentour sont sollicités pour recevoir les touristes arrivés en masse. Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-

Claude Debussy (1862-1918). L'auteur de *Pelleas et Mélisande*, de *Nocturnes*, du *Martyre de Saint Sébastien*, apprécie les charmes de la Côte d'Emeraude



Ph. Tallandier

Briac connaissent à leur tour la renommée. Quelques années plus tard, la station de Sable d'or les pins est créée de toutes pièces !

A la fin du siècle, le développement des stations balnéaires, s'il fait la joie des promoteurs, pose le problème des moyens de communication, inexistant jusqu'à là. La mise en place d'un tramway à cheval, reliant Dinard, Saint-Enogat, Saint-Lunaire et Saint-Briac est mise à l'étude. Les projets sont nombreux et subissent maintes transformations.

Ce n'est qu'au lendemain de Noël 1900 qu'une locomotive à vapeur est mise en place, le train complet circule en juin 1901. Incidents et accidents se multiplient sur la ligne, la locomotive s'arrête dans les côtes, obligeant les voyageurs à continuer à pied. Sous le coup de pétitions, le service est interrompu en 1929.

Si la côte semble régulièrement envahie l'été venu, il faut attendre 1936 pour parler de véritable déplacement de population. Jusqu'à cette date, les vacances bretonnes sont réservées à des privilégiés. Les activités proposées aux touristes sont multiples. Musique, théâtre, thé dansant, feux d'artifice, bals pour les plus mondains ; tennis, fleuret, hippisme, golf, voile et natation pour les sportifs. Une journée élégante à Dinard combine tennis, bain, régata et thé !

Les bains sont à l'origine du succès des stations balnéaires au XIX^e siècle. Leurs vertus thérapeutiques expliquent cet engouement. Nombreux sont les symptômes susceptibles d'être guéris par les bains de mer. Enfants malingres, « femmes fatiguées par les exigences mondaines » viennent en bord de mer soigner leur « teint décoloré aux émanations impures des villes peuplées ». La Bretagne prend le relais de l'Atlantique, qui accueille dès 1840 des établissements de bains.

Le bain donne lieu à un véritable rituel, assorti de consignes draconiennes. Un guide est d'ailleurs édité à cet effet : *Le Guide du malade aux bains de mer indispensable à tous ceux qui veulent les prendre avec fruits et en éviter les dangers*. Ainsi une baignade ne peut excéder 2 à 3 minutes et ne doit pas être renouvelée plus de deux fois par jour, cela un jour sur deux !

Le bain : plaisir et mode

Heureusement, dès 1866, l'argument thérapeutique n'est plus le seul en jeu. Plaisir et mode expliquent la vogue des stations balnéaires. Si les plages de Dinard continuent d'offrir aux malades des bains

chauds, elles proposent aux bien portants des exercices plus téméraires. Ainsi les nageurs chevronnés se retrouvent-ils autour du plongeur « la Girafe », sous l'œil attentif des sauveteurs en canot.

Au rendez-vous des peintres

Aux portes de Dinard, Saint-Briac devient le rendez-vous de multiples inspirations : Emile Bernard le cloisonniste, Henri Rivière le japoniste, Signac le pointilliste, et Renoir qui, s'émouvant devant les jeunes beautés bretonnes, exhorte son fidèle ami Monet à venir le rejoindre « car les plages sont de rêve à côté de la Normandie. »

Des paysages à la nipponne

C'est sur les conseils de Signac qu'Henri Rivière se rend à Saint-Briac en 1884. Amoureux de cette région, il y reviendra tout au long de sa vie. Admirateur d'Hokusai et d'Hiroshigé, il réinvente les paysages bretons. A l'instar des artistes nippons, Rivière a besoin d'isolement pour créer. « C'est un charme que ses vues de Bretagne, tirées de Saint-Briac et de ses environs, et où revivent les aspects changeant de la mer, bleu ou grise, d'un vert émeraude ou d'un jaune sale, selon que le soleil y brille ou que se jouent des bourrasques. » La simplicité du trait, la vision réduite à l'essentiel qu'il imprime à ses bords de mer, rappelle la leçon des grands maîtres de l'estampe japonaise. » Emule de l'impressionnisme et du japonisme, Emile Bernard entreprend en 1886 un voyage à pied jusqu'à Saint-Briac. De

là, il se rend à Pont-Aven où il rencontre Gauguin. Tous deux travaillent dans le même sens. Le tableau reflète non plus la réalité mais l'idéal du peintre. Espace plane recouvert de larges plages de couleurs, il devient essentiellement décoratif. En 1922, c'est au tour de Picasso de découvrir la côte bretonne. Contrairement aux autres artistes, Picasso recherche la vie et le mouvement. A Dinard, sur les plages de l'Ecluse et du Prieuré, il peint les baigneurs et les jeux de ballons. Et même s'il dira plus tard que Dinard lui semblait mortel, Picasso réitère son séjour en 1928 avec Marie-Thérèse Walter. Peintres ou touristes, tous sont séduits par le charme des paysages sans cesse renouvelés, le vert de l'eau qui vire à l'encre par mauvais temps, la côte de granit déchiquetée.

CHRISTINE SAGNIER

Pour en savoir plus

Jean-Pierre Bihl, *Regards d'Émeraudes* (Editions Jean-Pierre Bihl, Saint-Jacut-de-la-Mer).

Les joies de la plage. Grâce aux trains de plaisirs, les Parisiens découvrent la mer.

